

Sous un poirier sauvage (extraits)

Ko Un

Volume 45, Number 1 (259), February 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33031ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Un, K. (2003). Sous un poirier sauvage (extraits). *Liberté*, 45(1), 12–21.

Sous un poirier sauvage (extraits)¹

Ko Un

traduit du coréen par Han Daekyun et Gilles Cyr

Nouvelle navigation printanière

Alors je vais quitter
je vais quitter cette île
avec une poignée de sable blanc

sur la lande lointaine, quand la saison commence
le ciel descend aux vapeurs qui s'élèvent de la terre

je veux que mes larmes qui coulent à flots soient chassées
par le printemps qui sort de sa solitude
n'ayant plus rien dont il pourrait se séparer

bientôt je m'en irai

pagayant avec de petites rames
je laisserai derrière moi un fin sillage
je me ferai chanson qui s'éloigne dans ses rythmes tristes

les yeux clos je partirai, pour toujours

l'île qui ne voulait pas se perdre
passe tout près, cri de mouette, puis disparaît

¹ À paraître en 2003 aux Éditions Circé (France).

je laisse tomber les rames, je ferme les yeux, et c'est
comme une mer éveillée qui me porte

jamais je ne rouvrirai ces yeux
et le printemps ne sera plus
la barque des sommeils deviendra une mer inconnue

Larmes

Prélude

Je pleurerai à chaudes larmes

penché sur la rivière
pour voir tous les poissons qui nagent
les feuilles flottantes de la macle

et quand je serai vieux, remontant le courant
je reverrai mes jours passés

je pleurerai à chaudes larmes

À ma sœur

Quelque part dans le monde
il y a, me dit-on, une douleur qui se brise
on t'a fait visiter cet endroit ?

une fois grande tu t'es sentie honteuse, tu as pleuré

avec le bruit de l'eau qui coule
j'ai voulu aller dans ta honte
pour te voir j'ai rôdé partout
mais nulle part en ce monde je n'ai pu te trouver

à la fin du printemps les bourgeons sont ouverts
sous la terre quelque chose vit toujours dans l'angoisse –
[quoi ?

au ciel que domine Yama, le brin d'herbe pousse-t-il ?

tes pleurs reviennent, au soleil couchant
de tes longues errances à travers ce monde

je verse d'autres larmes
en voyant un brin d'herbe qui pousse sous la haie

Clair de lune en hiver : une illusion

J'ai fini de trouer la tombe
j'aperçois les halos de la lune
les oies sauvages qui repartent
tourbillonnent dans le ciel

j'ai ressuscité, les pans de mon manteau flottant au vent
qui dois-je visiter dans cette longue nuit ?

amie, je sors de la tombe
et, vivant à nouveau, je retourne dans ton village

en route je dois supporter un grand froid, je sens la naphtaline
je suis couvert de toiles d'araignée

c'est l'anniversaire de ma mort, le chemin de cailloux se réveille
me fait entendre le glas d'autrefois
et la mer cache des poissons, à marée haute
pour que seule la lune m'accompagne

quelle désolation, je tousse pour donner signe de vie
mon âme sort, fonce chez toi

amie, je sors de la tombe
et, vivant à nouveau, je retourne dans ton village

éteins la lampe, trouvons l'oubli
la nuit est la mort

mais ce monde se renouvelle
je t'en prie, ne dors pas, attends-moi sur la colline
attends-moi jusqu'à l'aube sang-de-bœuf

j'ai fini de trouser la tombe
j'aperçois les halos de la lune
l'hiver prochain personne ne te visitera

amie, je sors de la tombe
et, vivant à nouveau, je retourne dans ton village
tu verseras des larmes en m'ouvrant ta porte

les pieds endoloris, je marcherai jusqu'à l'aube
trébuchant sur les galets envahis de varech

Après une maladie

Le ciel est gris, le vent du sud souffle déjà
éparpillant les vêtements

pas de pleurs
sèchent lentement les linges blancs du repos éternel

des syllabes se sont brisées
je ne peux les entendre
ma bouche froide se referme

qui est-il, celui qui envoie très loin le signal de détresse ?
la route est trop longue
je ne pourrai aller à pied

tu as vécu, père, en répondant toujours par oui ou non

des syllabes s'effondrent dans le jour pluvieux
mais plus loin c'est du bleu
derrière ce bleu un monde inconnu me fait signe parfois
à pied je ne pourrai y arriver

on éclate en sanglots, on tombe en s'agrippant

la route continue toujours
je languis dans la cour déserte

père, père où es-tu, toi qui me consolais, pâle d'angoisse
quand j'étais un enfant ?

Nuit d'extase

Ce qui coulait jour et nuit
maintenant a cessé

maman ne dort pas

le torrent qui dévalait tout l'automne
où dort son bruit ?

quel froid, quel bonheur !
le bruit de l'eau, soudain, vient de mon cœur

allez, ténèbres, allez illuminer ce cœur

Cœur du poète

Toi, le solitaire
tu fus poète
dans la navigation des mondes
d'avant toutes les naissances

qui dira
que l'homme éternel disparaît dans l'éternité ?

mouette blanche, muse
devant l'illusion qui se dissipe !
la mer n'érode-t-elle pas lentement les rivages de ton
[pays ?

qui dira, dans la langue de ce monde, le cœur du poète ?

mort, jeunesse muette, tu retrouves le bord de mer où tu
[es née

tu es d'une race noble, qui ressuscite

la mer est toute mortification

ô monde, fais naître le poète
devant ton éternité !

Nuit profonde

Au cœur des ténèbres plus qu'obscurées
une fleur s'épanouit
dans son cri solitaire

et là, tout près
une fleur rouge s'épanouit
sans rien dire